III

VARRON, LECTEUR DE CICÉRON. À PROPOS DE *LING*., X, 70

par Guillaume Bonnet

professeur à l'université de Bourgogne

Résumé. – *Le commerce intellectuel entre* ***Cicéron*** *et* ***Varron*** *ne semble pas avoir été équilibré : les travaux d'érudition de Varron ont été utilisés par Cicéron, dont l'estime alla jusqu'à lui dédier, après une refonte, ses* **Académiques***, à la fin de juin 45, mais Cicéron attendait encore, quelques mois avant sa mort, la dédicace d'un ouvrage important, promis pourtant trois ans auparavant. Toutefois, on peut discerner dans le* **De lingua Latina***, spécialement dans le livre X, des traces nettes d'une lecture attentive de Cicéron, allant jusqu'à la démarque d'un passage des* **Tusculanes** ***I****, ce qui prouve toute l'attention que Varron rendait aux travaux philosophiques de Cicéron et n'est pas sans conséquence quant à la date de rédaction du traité varronien.*

Epitome. – ***Ciceronis Varronisque*** *commercium ingeniorum disparile fuisse omnibus notum est, cum plurimum Reatini libris de Romana antiquitate Cicero usus sit necnon et* ***Academicos suos libros*** *retractos ei misisset, ipse uero a Varrone promissam sibi tribus ante annis* προσφώνησιν *et morte appropinquante adhuc exspectaret. Attamen multa in libris* ***de lingua Latina*** *ad Ciceronem inscriptis, praecipue in decimo, inueniuntur quibus Varro adtente legisse Ciceronianos libros de philosophia scriptos uisus est ; euenit etiam ut certo loco Varronianam rationem exemplo e* ***prima Ciceronis Tusculana disputatione*** *excerpto suppleamus, ita ut exploratum habere possimus eum librum non ante illam scriptum esse.*

Prenant la suite de Pierre Flobert dans le projet d'édition du *De lingua Latina* pour le compte de la « Collection des universités de France », je voudrais présenter ici un rapprochement entre l'œuvre de Varron et les *Tusculanes* de Cicéron, rapprochement signalé depuis la Renaissance, mais dont la portée a été sous-estimée. Le complément d'informations que nous nous proposons de faire révèle l'intérêt que Varron portait aux écrits de Cicéron et se trouve propre à rééquilibrer, d'une certaine manière, une relation que nous connaissons surtout dans l'autre sens, Cicéron étant réputé – non sans raison – avoir exploité l'œuvre de Varron. Les témoignages de l'intérêt varronien pour les textes de Cicéron, spécialement les *Tusculanes*, mais aussi, comme on verra, les *Seconds Académiques*, à lui dédiés, sont sans doute assez discrets, compte tenu que le projet du *De lingua Latina* était, à l'époque, plutôt éloigné des préoccupations cicéroniennes, essentiellement philosophiques, mais enfin, leur examen n'est pas sans jeter sur le processus d'écriture du grand traité de linguistique, pour nous largement perdu, un jour qui ne peut qu'intéresser autant ses lecteurs que qui s'attache à l'éditer.

Une amitié contrariée

Rappelons brièvement les liens entre les deux personnalités. Ils ont fait l'objet depuis longtemps de l'intérêt des chercheurs, et nous disposons sur cette question d'un article ancien (soixante ans !) très complet, en forme de chronique psychologique sensible, de Casimir Kumaniecki, « Cicerone e Varrone. Storia di una conoscenza », dans *Athenaeum* 40, 1962, p. 221-243. Moins suggestive peut-être, mais rigoureusement organisée et très détaillée est l'impressionnante somme (596 pages) de Christiane Rösch-Binde, *Vom "deinos anêr" zum "diligentissimus inuestigator antiquitatis"*, de 1998 (Inaugural Dissertation, Cologne, Utz Verlag). Il ne s'agit pas pour nous de revenir ici en détail sur ces relations, bien analysées dans ces travaux, et surtout du point de vue de Cicéron, compte tenu de la documentation, particulièrement épistolaire, dont on dispose. Retenons le parallélisme de la trajectoire de ces contemporains, Varron étant le plus âgé de dix ans : tous deux sont nés dans une « petite patrie », issus de l'ordre équestre, et ont eu une carrière politique, brillante pour Cicéron, plus réduite pour Varron, qui n'arriva qu'à la préture ; tous deux firent le choix de Pompée face à César – Varron plus résolument, dans la continuité de son engagement antérieur comme légat du grand général ; tous deux luttèrent contre César sans aller jusqu'au bout du combat, qui conduisit un Caton en Afrique ; tous deux, face à la défaite, firent le choix de se soumettre au vainqueur [1] ; tous deux trouvèrent ensuite refuge dans l'écriture et restèrent en dehors de la conjuration de Cassius et Brutus – lequel était un ami de l'un comme de l'autre. Tous deux enfin se manifestèrent contre Antoine, et furent inclus dans la proscription de 43. Mais Cicéron devait, et cela prioritairement, y trouver la mort, tandis que Varron, grâce à Fufius Calénus (*cos*. 47) qui le cacha, puis intercéda en sa faveur, y échappa, sans doute aussi en raison de son peu de poids politique.

Les liens, sinon d'amitié, à tout le moins d'estime, qui marquèrent ces deux trajectoires sont perceptibles dans la correspondance de Cicéron, ce miroir nous renvoyant l'image de la société littéraire, politique et mondaine de la fin de la République. Nous ne passerons pas ici en revue les lettres examinées par Kumaniecki, marquant une reconnaissance légèrement distante, et non dénuée d'une certaine méfiance de la part de Cicéron. Mentionnons seulement telle lettre de la fin mai 44 (*Att*., XV, 5 = 756 « CUF ») où Cicéron informe Atticus que Varron lui a transmis une lettre reçue par lui où il était conseillé à Cicéron de ne pas se rendre à une séance du sénat appelée par Antoine. Les rapports entre les deux hommes n'étaient pas que littéraires…

À côté des sentiments révélés plus ou moins directement par la correspondance – C. Lévy, dans son *Cicero Academicus* [2], parle de « relations très

1. César a des phrases à l'ironie aussi cruelle que discrète dans *La Guerre civile*, II, 17-20, sur la reddition de Varron, légat pompéien bien peu combatif en l'Espagne ultérieure, après la défaite d'Afranius et Pétréius : *Haec omnibus ferebat sermonibus neque se in ullam partem mouebat […] se quoque ad motus Fortunae mouere coepit* « Voilà les idées qu'il répandait dans les conversations, sans pencher d'aucun côté […] lui aussi se mit à pencher du côté où penchait la fortune » (trad. P. Fabre pour la « CUF »).

2. Cicero Academicus. *Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, École française de Rome, 1992.

complexes entre les deux hommes, faites, en ce qui concerne Cicéron tout au moins, de quelques rancœurs, de solidarité dans le malheur et d'admiration sincère » (p. 136) –, signalons aussi les jeux d'influence repérés ou évoqués, spécialement dans l'ouvrage de Rösch-Binde [3] : le *Brutus* aurait ainsi pu bénéficier des études érudites de Varron sur les genres littéraires (*De poematis*, le « logistoricus » *Scaurus*, le *De comoediis Plautinis*, etc.) ; les *Res diuinae*, sont une possible source du *De natura deorum* ; il y a des liens entre les *Res humanae* et le *De republica* – je laisse de côté pour l'instant les *Seconds Académiques*. Les jeux de dédicaces traduisent enfin une proximité sociale et mondaine de ces animateurs de la « République des lettres romaines » [4]. Ainsi le *De uita populi Romani* de Varron fut-il dédicacé à Atticus, un ami de longue date, comme les échanges entre Cicéron et Atticus nous permettent de l'inférer. Un des 76 (!) *Logistorici* de Varron, dialogues philosophiques dont le titre, à la manière du *Laelius de amicitia* de Cicéron, associe nom propre et thématique de l'œuvre, donne le nom même d'un ami d'enfance de Cicéron (cf. *Pro Ligario*, 21), L. Aelius Tubéron, à *Tubero de origine humana*. Quant au *De lingua Latina* – nous y reviendrons –, il sera dédié à Cicéron, partiellement sans doute, dans un premier temps, par Varron, lequel figure comme un des interlocuteurs principaux des *Seconds Académiques*.

Plus précisément, les dernières années de la vie de Cicéron laissent apparaître une sorte de resserrement des liens entre les deux hommes, resserrement non dénué de sentiments moins francs. Cicéron a composé les *Académiques* au printemps 45, mais il est mal satisfait de la distribution des rôles, si je puis dire, entre les différents protagonistes du dialogue (dont il nous restera finalement le second livre, intitulé *Lucullus*). Dans des lettres de la fin de juin, nous apprenons qu'entrepris par Atticus, il se décide à remodeler son dialogue en éliminant les grands personnages qui y débattaient pour donner plus de vraisemblance au cadre fictionnel en confiant l'un des rôles principaux à Varron, qui semble plus à même de brasser des idées philosophiques grecques avec la maîtrise théorique souhaitée (*Att*., XIII, 12 = 669 « CUF » – toutes les traductions ici données sont reprises de la « CUF ») :

> *Quod ad me de Varrone scribis, scis me antea orationes aut aliquid id genus solitum scribere ut Varronem nusquam possem intexere. Postea autem quam haec coepi* φιλολογώτερα*, iam Varro mihi denuntiauerat magnam sane et grauem* προσφώνησιν*. Biennium praeteriit cum ille* Καλλιππίδης *adsiduo cursu cubitum nullum processerit. Ego autem me parabam ad id quoque ille mihi misisset ut «* αὐτῷ τῷ μέτρῳ καὶ λώϊον *», si modo potuissem – nam hoc etiam Hesiodus ascribit «* αἴ κε δύνηαι *». Nunc illam* Περὶ τελῶν σύνταξιν *sane mihi probatam Bruto, ut tibi placuit, despondimus, idque tu eum non nolle mihi scripsisti. Ergo illam* Ἀκαδημικήν *in qua homines nobiles illi quidem, sed nullo modo philologi nimis acute loquuntur ad Varronem transferamus. Enim, sunt Antiochia quae iste ualde probat […]*

3. Respectivement p. 470-489, 490-493 et 494-520, avec mises en parallèle textuelles.

4. Cf. K. Volk, *The Roman Republic of Letters. Scholarship, Philosophy and Politics in the Age of Cicero and Caesar*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2021.

> « Passons à ce que tu m'écris de Varron : tu sais qu'antérieurement, j'avais l'habitude d'écrire des discours où parfois d'autres ouvrages dont la nature ne me permettait pas d'y faire la moindre place à Varron. Puis, une fois que je me fus lancé dans des travaux *plus érudits*, Varron m'avait dès lors annoncé qu'il me dédierait une œuvre vraiment importante et de poids. Deux ans ont passé, sans que ce *pur-sang* au trot continu ait avancé d'un pas ! Moi, je me préparais à le payer de son envoi "à mesure égale et même plus large", – à condition d'en être capable, car Hésiode ajoute encore "si tu peux". À présent, ce traité "Des termes extrêmes", dont je suis vraiment satisfait, je l'ai promis à Brutus, avec ton accord, et tu m'as écrit qu'il ne s'y opposait pas. Il me reste donc à modifier mes *Académiques*, où des personnages appartenant à la noblesse, mais dépourvus de toute érudition, dialoguent avec trop de subtilité, en passant la parole à Varron ; de fait, on y trouve des opinions d'Antiochus que ton ami [*iste*] approuve hautement […] »

Dans le même courrier, nous apprenons donc qu'Atticus pousse Cicéron à introduire Varron dans ses *Académiques*, mais aussi que Varron s'est décidé à dédier un ouvrage à l'orateur… depuis qu'il écrit « des choses plus érudites », remarque finement Cicéron. Et il se manifeste une vraie inquiétude quant à la promesse faite par Varron deux années auparavant. Deux jours après, une autre lettre confirme la transformation des *Académiques* (*Att*., XIII, 13 = 670 « CUF ») :

> *Commotus tuis litteris, quod ad me de Varrone scripseras, totam Academiam ab hominibus nobilissimis abstuli, transtuli ad nostrum sodalem et e duobus libris contuli in quattuor. Grandiores sunt omnino quam erant illi, sed tamen multa detracta. Tu autem mihi peruelim scribas qui intellexeris illum uelle ; illud uero utique scire cupio quem intellexeris ab eo* ζηλοτυπεῖσθαι*, nisi forte Brutum. Id hercle restabat ! Sed tamen scire peruelim.*

> « Décidé par ce que tu m'as dit de Varron dans ta lettre, j'ai retiré toute l'*Académie* aux membres de la haute noblesse pour l'attribuer à notre confrère [*sodalem*, et non *amicum*] et de deux livres j'en ai fait quatre. L'ensemble est plus imposant, malgré de nombreuses suppressions. Je voudrais bien que tu me dises comment tu t'expliques le désir de notre ami [*illum*] ; ce que j'aimerais de toute façon savoir, c'est qui, selon toi, *excite sa jalousie* ; serait-ce Brutus, par hasard ? Il ne manquait plus que cela ! Quoi qu'il en soit, je voudrais bien le savoir… » [5]

L'inquiétude quant à l'œuvre promise par Varron est renouvelée un an et demi plus tard dans une série de lettres à Atticus. Cicéron pensait, semble-t-il, à un ouvrage dans la manière d'Héraclide le Pontique, disciple d'Aristote qui avait promu le type de dialogue fictif réunissant des personnages historiques. La question débattue, mais non tranchée, est de savoir ce qu'attendait précisément Cicéron [6]. La première lettre, datée du 25 octobre 44 (*Att*., XV,

5. I. Gildenhard, Paideia Romana. *Cicero's* Tusculan Disputations, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 11, n. 32 relève justement que ces deux lettres nous font mesurer combien il est difficile de trouver à Rome des spécialistes des doctrines philosophiques grecques !

6. Cf. B. Cardauns, *Marcus Terentius Varro. Einführung in sein Werk*, Universitätsverlag C. Winter, Heidelberg, 2001, p. 72 ; cf. aussi Rösch-Binde, *op. cit*. [p. 63], p. 543 et suiv.

13 = 816 « CUF ») présente une légère difficulté textuelle, et un problème de fond plus important, sans doute, comme on va voir :

> *Varronis* διάλογον *exspecto. Iam probo* [*non improbo* ?] Ἡρακλείδειον, *praesertim cum tu tanto opere delectere ; sed quale velis velim scire*.
>
> « J'attends le dialogue de Varron. Je ne renonce pas à écrire quelque chose dans le genre d'Héraclide *[texte de la « CUF », d'après le texte de Shackleton Bailey]* / je valide d'ores et déjà le genre d'Héraclide *[trad. d'après le texte de Manutius, Tyrell & Purser, Kasten]*, surtout en te voyant si séduit par ce projet ; mais je voudrais savoir comment tu le souhaites. »

Les deux lettres suivantes sont très rapprochées et concordantes dans leurs informations :

> Πεπλογραφίαν *Varronis tibi probari non moleste fero ; a quo adhuc* Ἡρακλείδειον *illud non abstuli*. (*Att*., XVI, 11, du 5 nov. 44 = 820 « CUF »)
>
> « Je ne suis pas fâché que tu aimes la *Description du péplum* de Varron [7] ; mais je n'ai pas encore obtenu de lui cet ouvrage dans le genre d'Héraclide. »
>
> *De* Ἡρακλειδείῳ *Varronis negotia salsa. Me quidem nihil umquam sic delectauit. Sed haec et alia maiora coram*. (*Att*., XVI, 12, du 6 ou 7 nov. 44 = 821 « CUF »)
>
> « À propos de l'écrit dans le genre d'Héraclide de Varron, l'histoire ne manque pas de sel ; je ne me suis jamais autant amusé. Mais sur ce sujet et d'autres plus importants, en tête-à-tête. »

On voit dans cette série de lettres que la promesse de dédicace de Varron s'était précisée : un dialogue. Les lettres 820 et 821 précisent même que ce dialogue sera dans le genre d'Héraclide le Pontique : ce détail venait-il d'Atticus, qui semble avoir servi d'intermédiaire entre les deux écrivains ? Il est remarquable que Cicéron, dans la lettre 816, endosse pour lui-même un tel projet. Après le *De oratore* et le *De republica*, parus respectivement onze et dix ans plus tôt (55 et 54), Cicéron venait de diffuser deux nouveaux dialogues « dans le genre d'Héraclide », justement, dans le courant de l'année qui s'achevait : *Laelius de amicitia* et *Cato maior de senectute*, ce qui s'accorde plutôt mal avec ce qu'on comprend comme l'intention de Cicéron – à moins qu'il ne faille ponctuer autrement la lettre 816, et placer en incise la séquence disputée *iam probo* / *non improbo*, ce qui donnerait une traduction du genre :

> « J'attends le dialogue de Varron – d'accord pour / je ne suis pas contre le fait qu'il soit dans le genre d'Héraclide. » [8]

7. Il s'agit des 700 (!) *Imagines* distribuées en XV livres mentionnées par le catalogue de saint Jérôme, *ep*. 33

8. L'absence de réserve de Cicéron concernerait précisément le fait qu'il ne pouvait, compte tenu des règles imposées par Héraclide, figurer dans le dialogue, à la différence de Varron dans les non héraclidéens *Académiques* qu'il venait de lui dédier.

Proximités textuelles entre Varron VIII-X et le Cicéron de 45/44 av. J.-C.

Sur ce fond de vraie proximité sociale et, d'une certaine façon, aussi d'une proximité intellectuelle, quelle place pour les trois volumes morphologiques du *De lingua Latina* (VIII, IX et X) ? Nous y trouvons de multiples indices textuels, menus, certes, mais susceptibles de suggérer, par leur concentration dans un ouvrage *a priori* éloigné des domaines d'intérêt cicéroniens, la proximité littérale, sinon littéraire, de Varron avec Cicéron. Passons en revue les plus significatifs.

Le rare adjectif *disparilis* est un vrai tic varronien, puisqu'on le rencontre non seulement dans le *De lingua Latina* (VIII, 9, 67, et IX, 40 ; ajoutons l'adverbe *dispariliter* figurant en VIII, 66, IX, 89 et X, 48, et le nom *disparilitas* de X 36), mais aussi dans les *Res rusticae* : II, 11, 4 et III, 14, 4 (ainsi que I 6, 6 pour l'adverbe). Il faudra attendre Columelle et Pline l'Ancien pour relire une forme de cette famille, qu'on trouve encore chez… Cicéron, dans *diu*., I, 79, écrit et diffusé dans l'hiver 44 :

> *quae omnia fiunt ex caeli uarietate et ex disparili aspiratione terrarum.*
>
> « tout cela [les manifestations sensibles de la *uis* des dieux] a lieu par suite de la variété des climats et des différentes émanations de la terre. »

Le contraste du nombre d'occurrences orienterait plutôt vers une imitation cicéronienne de Varron ; tel ne paraît pas, en tout cas, le sens observé à partir d'un passage plus avancé dans le *De lingua Latina* : en X, 64, le mot *harmonicae* résonne, si l'on peut dire, avec les occurrences d'*harmonia* dans les *Tusculanes* :

> *ea quae sunt discrimina in rebus, partim sunt quae ad orationem non attineant, partim quae pertineant. Non pertinent ut ea quae obseruant in aedificiis et signis faciendis ceterisque rebus artifices, e quis uocantur aliae harmonicae, sic item aliae nominibus aliis, sed nulla harum fit loquendo pars.*
>
> « Parmi les différences qui existent entre les contenus, certaines ne concernent pas le langage, certaines l'impliquent. Non pertinentes sont celles que respectent les maîtres-artisans quand il s'agit d'élever un bâtiment, de faire une statue ou d'autres objets. Certaines d'entre elles sont appelées harmonies, d'autres portent d'autres noms, mais aucune d'entre elles, en quoi que ce soit, n'implique l'exercice de la parole. »

Dans le premier livre des *Tusculanes*, Cicéron utilise le terme *harmonia* qu'il tire de la théorie d'un musicien et philosophe, pour lui dilettante, Aristoxène, lequel voyait dans l'âme humaine une « tension corporelle » – *corporis intentionem* (I, 19) – donnant à la conscience l'aspect d'une sorte d'harmonie musicale. Il récusait vite (§ 40 ; cf. aussi § 24) cette conception incorporelle de l'âme :

harmonian autem ex intervallis sonorum nosse possumus, quorum varia compositio etiam harmonias efficit plures; membrorum vero situs et figura corporis vacans animo quam possit harmoniam efficere, non video.

« Or nous pouvons bien reconnaître une harmonie aux intervalles des sons, dont la combinaison variée produit même plusieurs harmonies ; mais pour l'agencement des membres et leur assemblage en une forme corporelle où il n'y aura pas d'âme, je ne vois pas quelle harmonie peut en résulter. »

Après Cicéron, donc, Varron semble achever d'acclimater, par son dérivé adjectival, un terme grec introduit en latin antérieurement à Cicéron, à vrai dire, par Lucrèce, pour autant que l'on sache, dont le matérialisme récusait le concept d'une conscience maîtresse des sensations, par l'intermédiaire de l'*harmonia* grecque fonctionnant comme les accords musicaux (III 100, 118, 131). Mais Lucrèce avait utilisé aussi le mot pour son aptitude sémantique à définir une sorte de « résonance par sympathie », comme le note bien la traduction Ernout du vers IV, 1248 :

Nam multum harmoniae Veneris differre uidentur.

« C'est que les sympathies diffèrent beaucoup dans l'acte de Vénus. »

Un autre passage varronien nous offre comme un écho d'une pittoresque expression cicéronienne exprimant par le doublement la gravité prêtée à un défaut :

Quod aiunt, cum in maiore parte orationis non sit similitudo, non esse analogian, dupliciter stulte dicunt, quod et in maiore parte est et si in minore parte sit, tamen sit, nisi etiam nos calceos negabunt habere, quod in maiore parte corporis calceos non habeamus. (IX, 45)

« Ils disent qu'il n'y a pas d'analogie parce qu'il n'y a pas de ressemblance en ce qui concerne la majeure partie de la langue. Double sottise ! Car il y en a bien une dans la majeure partie, et quand cela serait dans une moindre, elle existerait quand même ; ou bien alors, nous nierons porter des souliers pour la raison que la majeure partie de notre corps n'en porte pas. »

Quae tamen ita dicet dupliciter esse te iniustum, cum et alienum adpetas, qui mortalis natus condicionem postules inmortalium et graviter feras te, quod utendum acceperis, reddidisse. (*Tusc*., III, 36)

« Elle dira cependant comment tu es doublement injuste, d'une part en ambitionnant un bien étranger, la condition des immortels, toi qui es né mortel, d'autre part en faisant des difficultés pour rendre ce que tu as reçu à titre de prêt. »

Ces parallèles sont ténus, et il est délicat, on le voit, d'être vraiment affirmatif avec un support aussi bref qu'un mot, voire une expression. Paradoxalement, un détail plus mince encore sera peut-être plus parlant,

comme on voit aussi avec la mention par Varron du génitif alternatif *Herculi* du nom de héros *Hercules*. On rencontre cette forme rare dans le *Rudens* (822) de Plaute, avant nos deux écrivains :

Iam hoc Herculi est, Veneris fanum quod fuit.

« Le temple de Vénus, c'est maintenant celui d'Hercule. »

Cicéron l'emploie dans les *Premiers Académiques* (*Lucullus*, 108) :

...Herculi quendam laborem exanclatum a Carneade.

« une sorte de travail d'Hercule que Carnéade s'était imposé. »

Or, c'est précisément l'hésitation sur ces deux génitifs – en un dilemme peu courant, puisqu'il met en avant une forme alternative spécialement rare – que les tenants varroniens de l'anomalie brandissent pour montrer la vanité d'un système régulateur des formes déclinées (VIII, 26) :

neque enim utrum Herculi *an* Herculis clauam *dici oporteat si doceat analogia, cum utrumque sit in consuetudine, non neglegendum quod aeque sunt et breuia et aperta*.

« si jamais l'analogie nous prescrivait lequel des deux il faut dire, *Herculi* ou *Herculis claua* (massue d'Hercule) étant donné que l'un et l'autre se disent couramment, ne nous privons pas de passer outre : les deux expressions sont également brèves et claires. »

L'exemple est habilement choisi par les tenants d'un libre usage du langage, puisque la « massue d'Hercule » est suffisamment bien connue pour ne laisser aucun doute, quand on prononce le syntagme, sur la nature de son premier élément, quelque marque finale qu'il présente. En tout cas, il y a bien là une indéniable ressemblance des deux auteurs dans l'utilisation d'un génitif alternatif minoritaire et donc *marqué*.

Après les parallélismes lexicaux, venons-en maintenant à des références culturelles partagées entre les deux auteurs. L'*Alcméon* d'Ennius (3 frg. = 21-34 V) nous est connu essentiellement par des citations cicéroniennes (*de orat*., III, 154 et 218, *Tusc*., IV, 19, *Fin*., V, 31), accompagnées à deux reprises par la mention du titre de la pièce dans les *Premiers Académiques* (*Lucullus*, 52 et 89). Cela est bien conforme au goût prononcé de Cicéron pour le vieux poète. On retrouve toutefois aussi ce nom mythologique, sous sa forme ennienne, alternative du plautinien *Alcumeus*, chez Varron en IX, 90 :

Reprehendunt, cum ab eadem uoce plura sunt uocabula declinata, quas συνωνυμίας *appellant, ut [*Sapho *et]* Alcmaeus *et* Alcmaeo*, sic* Geryon*,* Geryoneus*,* Geryones*. In hoc genere quod casus perperam permutant quidam, non reprehendunt analogiam, sed qui eis utuntur imperite. Quod*

quisque caput prenderit, sequi debet eius consequentis casus in declinando ac non facere, cum dixerit recto casu Alcmaeus*, in obliquis dicere* Alcmaeoni *et* Alcmaeonem *: quod si miscuerit et non secutus erit analogias, reprehendendum.*

« Ils objectent que d'une même désignation sonore on a dérivé plusieurs appellatifs – on appelle cela des συνωνυμίαι (synonymes) –, comme *Alcmaeus* et *Alcmaeo*, ou *Geryon*, *Geryoneus* et *Geryones*. Quand il arrive, avec ce genre de mots, que certains s'y prennent mal et mélangent les cas, ce qu'ils incriminent, ce n'est pas l'analogie, mais ceux qui manipulent ces dérivés sans les maîtriser. Que chacun suive, en déclinant, les cas concordant avec la tête de paradigme choisie, et qu'on n'aille pas se mettre à dire *Alcmaeoni* et *Alcmaeonem* si l'on a prononcé au cas droit *Alcmaeus* : en mélangeant ces dérivés sans suivre les rapports analogiques, on s'exposera aux critiques. »

À la vérité, *Alcmaeon* est une correction de Kent, éditeur de Varron en 1938 ; mais que proposer de mieux ? Le manuscrit unique du traité varronien porte *Alceus*, impossible alors dans la démonstration qui veut un doublon, ce qu'on a avec *Alcumeus* de Plaute (*Capt*., 562), ici syncopé en *Alcmeus*, alors qu'il n'existe pas d'**Alcaeo* alternatif d'*Alceus* [9].

Les mêmes *Premiers Académiques* (*Lucullus*, 120) mentionnent un certain Myrmécidès : il s'agit d'un graveur et orfèvre grec à l'habileté proverbiale, qui s'était acquis une notoriété en ciselant de minuscules petits personnages, comme nous l'apprend Pline l'Ancien (*nat*., VII, 85). Or, ledit Myrmécidès est aussi mentionné par Varron, sans véritable nécessité, au début du livre VII, ainsi qu'en IX, 108. Un autre exemple suggère la même voie d'inspiration : *Chrysis*, nom de guerre de petites femmes se disant « cousues d'or (χρυσός) », est un prénom classique de la comédie républicaine d'inspiration grecque. Le singulier apparaît fugitivement chez Plaute (*Ps*., 659), mais c'est le nom de l'Andrienne de Térence dans la pièce éponyme (*And*., 85). Nous retrouvons ce nom grec au pluriel dans le livre X :

E quis quae hic nothae fiunt declinationes, de his aliae sunt priscae, ut Bacchides *et* Chrysides*, aliae iuniores, ut* Chrysides *et* Bacchides*, aliae recentes Chrysidas et* Bacchidas…

« En vertu de ces rapports, les formes déclinées qui sont réalisées chez nous bâtardes, sont les unes anciennes, comme *Bacchidēs* et *Chrysidēs*, d'autres plus récentes, comme *Chrysidĕs* et *Bacchidĕs*, d'autres encore nouvelles : *Chrysidas* et *Bacchidas*. »

Varron s'attache alors à déterminer la part d'arbitraire subsistant dans les noms grecs qui, importés en latin, doivent s'y plier – ou non, justement – aux normes morphologiques en régissant l'expression. Est-il fortuit que ce nom

9. La faute est ancienne, puisque cette forme *Alceus* a entraîné l'introduction dans le manuscrit du nom de… *Sapho*, alors tout à fait hors de propos !

figure aussi dans une rare citation de Quintus Trabéa (frg 3 R.) [10] qu'on doit à … Cicéron, *Tusc.*, IV, 67 ?

> *Aliter ille apud Trabeam :*
> *« Lena delenita argento nutum obseruabit meum,*
> *quid uelim, quid studeam. Adueniens digito impellam ianuam*
> *fores patebunt. De Inprouiso Chrysis ubi me aspexerit,*
> *Alacris ob viam mihi veniet complexum exoptans meum,*
> *mihi se dedet. »*

> « Autre sentiment [de joie] chez Trabea : "La maquerelle amadouée par l'argent sera attentive au moindre signe de ma volonté et de mon désir. En arrivant, je frapperai du doigt à la porte : elle s'ouvrira à deux battants. Surprise de me voir contre son attente, enchantée, Chrysis se précipitera au devant de moi ; ravie, elle tombera dans mes bras, elle sera à moi." »

Dans le texte varronien, rien ne laissait spécialement attendre le pluriel de *Chrysis* plutôt que de tel autre prénom – alors que *Bacchides*, plautinien, n'est pas surprenant chez un grand connaisseur de Plaute. Au reste, l'illustration du raisonnement est, sur ce point précis de l'intégration des anthroponymes grecs, curieusement redoublée, ce qui semble usuel, dans la pratique varronienne, pour exprimer une intention seconde [11].

Deux derniers exemples nous paraissent illustrer mieux encore la proximité des deux auteurs, avec peut-être ici un effet de va-et-vient. *Tusc.*, I, 27 signale l'équivalent archaïque *cascus* de *priscus* :

> *unum illud erat insitum priscis illis quos* cascos *appellat Ennius.*

> « C'était une notion profondément gravée dans l'esprit de ces hommes des anciens âges qu'Ennius appelle *casci*, que [le sentiment existait dans la mort]. »

Il y a là une allusion à un fragment des *Annales* (24 Vahlen = 22 Skutsch) que nous connaissons par… Varron, toujours, lequel a consacré tout un développement (VII, 28) à cet adjectif archaïque :

> *In carmine Priami quod est :*

10. Ce poète comique du IIe s. est classé au huitième rang sur dix, mais avant Ennius, par Volcacius Sédigitus : cf. Gell., XV, 24. Au témoignage de Charisius (*GL* I 241, 28-29 K = 315, 5-7 sqq. B.), Varron l'avait pratiqué.

11. L'argumentation varronienne est à comprendre après avoir remarqué l'inversion des exemples entre la première paire et les deux autres, toutes trois illustrant une hellénisation croissante du paradigme. Avec la première, nous avons un nom familier aux oreilles latines car plautinien : un nominatif latin à *e* long final. La seconde paire commence avec le moins familier *Chrysides*, proposant sans doute alors un *e* bref : nominatif grec à *e* bref, et forme directrice d'un *Bacchides* devenu dactylique, mais qui reste encore familier du point de vue du timbre (la quantité vocalique n'est déterminante qu'en dernier recours chez Varron). Quant à la troisième paire, cette fois à l'accusatif, elle offre un *a* bref grec régulier dans la déclinaison consonantique, dont le timbre fait plus franchement encore ressortir le caractère étranger du dérivé, et provoque un sentiment de franche ré-hellénisation du nom des héroïnes de Plaute.

Veteres Casmenas cascam rem uolo profarier.
Primum cascum *significat* uetus*, secundo eius origo Sabina, quae usque radices in Oscam linguam egit. Cascum uetus esse significat Ennius quod ait :*
Quam prisci casci populi tenuere Latini.

« Dans le *Carmen Priami* (Chant de Priam), il y a ce passage :
"Je veux que les antiques *Casmenae* déclament une ancienne histoire."
Premièrement, *cascus* signifie "vieux" ; deuxièmement, son origine est sabine, laquelle a poussé ses racines jusque dans la langue osque. Ennius indique que *cascum* correspond à *uetus* en disant
"Que tinrent les anciens Latins, peuples antiques". »

Il y revient plus loin dans le traité (X, 73), nous incitant ainsi à penser que le mot a, pour lui, une certaine importance – faut-il comprendre « actualité » ? – :

Vsuis species uidentur esse tres : una consuetudinis ueteris, altera consuetudinis huius, tertia neutra. Vetera, ut cascus casci*,* surus suri…

« Il y a manifestement trois espèces d'usage : l'une est la pratique ancienne, une deuxième celle de notre génération, la troisième ni l'une ni l'autre. L'ancienne, c'est *surus suri* (piquet) comme *cascus casci.* »

Plus net exemple, pensons-nous, d'un *effet de lecture*, ce rappel étymologique de Varron en X, 81 :

Quod uocabulum factum ut ex non *et* uolo nolo*, sic ex* ne *et* quicquam *item, media extrita syllaba, coactum est* nequam*. Itaque ut eum quem putamus esse* "non hili" *dicimus* nihili*, sic in quo putamus esse* "ne quicquam" *dicimus* nequam.

« Cet appellatif [scil. *nequam*], tout comme *nolo* est fait à partir de *non* et *uolo*, est pareillement composé de *ne* et de *quicquam*, après écrasement de la syllabe médiane : *nequam*. De la même manière aussi que celui dont nous pensons qu'il ne vaut pas un œil de fève (*hili*), nous disons qu'il ne vaut rien (*nihili*), de celui dont nous pensons qu'il ne vaut pas (*ne*) quoi que ce soit (*quicquam*) nous disons qu'il est un "vaut-rien" (*nequam*). »

La précision étymologique vient interrompre, d'une manière plutôt inattendue, des considérations sur le jeu de l'analogie relativement aux différents types de mots (nous sommes alors avec la première catégorie envisagée, les invariables, qui n'est pas touchée par l'analogie). On peut la mettre en face de l'approche étymologique plus « impressionniste », dira-t-on, ou encore moins « scientifique », de Cicéron dans les *Tusculanes*, encore une fois :

nequitia [scil. *ut opinor*] *ab eo (etsi erit hoc fortasse durius, sed temptemus : lusisse putemur, si nihil sit) ab eo, quod* nequicquam *est in tali homine, ex quo idem* nihili *dicitur.* (III, 18)

« *nequitia* [à mon avis] vient – notre explication est peut-être forcée, mais essayons ; si elle ne vaut rien, l'on admettra que nous avons voulu faire un jeu de mots –, *nequitia* vient, dis-je, de ce qu'il n'y a rien du tout (*nequicquam*) dans l'homme qui a cette tare, ce qui fait dire aussi qu'il est un homme de rien (*nihili*). »

La comparaison des deux textes donne nettement l'impression que l'étymologiste Varron impose ici – dans ce qui est une parenthèse, répétons-le – sa science, à la fois à propos de *nequicquam* et de *nihil*, et que, ce faisant, il répond à Cicéron, lequel implique, comme on voit, *les deux mots* dans l'origine de *nequitia*.

Tusculanes, I, 105 et *La Langue latine*, X, 70

Les rapprochements que nous avons vus valent par leur nombre, leur concentration sur deux ou trois titres de Cicéron (les *Académiques*, les *Tusculanes*, le *De diuinatione*) et, chez Varron, en particulier sur la fin du livre X : § 64, 71, 73, 81, ce qui rend la mise en parallèle plus significative. C'est dans cette même « zone » du traité varronien que se lit le passage auquel nous voulons en venir, après avoir planté un décor de proximité intellectuelle, puis littérale.

Varron traite alors, comme on a vu avec l'exemple *Chrysides*, qui suit de près, de la manière d'intégrer en latin les mots venus du grec : les dérivés – entendons ici les formes casuelles découlant de la forme-source (*caput*), le nominatif singulier – sont-ils adaptés aux cadres des déclinaisons latines, ou laissés tels quels, ou encore hybridés ? L'usage peut varier avec le temps, et nous trouvons alors une réflexion sur la diachronie linguistique, cette grande absente de la grammaire antique, laquelle raisonne généralement sur une langue supposée inaltérée, à la réserve de *curiosa* propres à tel ou tel auteur ; cette réflexion suffirait seule à faire l'intérêt du développement varronien. En tout cas, le savant illustre alors son propos :

Primo dicebant ut quaestorem praetorem*, sic* Hectorem Nestorem*. Itaque Ennius ait :*
Hectoris natum de Troiano muro iactari.
Accius haec in tragoediis largius a prisca consuetudine mouere coepit et ad formas Graecas uerborum magis reuocare, itaque Valerius ait :
Accius Hectorem nollet facere, Hectora mallet.

« On disait d'abord *Hectorem* et *Nestorem* comme *quaestorem* et *praetorem* ; ainsi Ennius écrit-il :
"Du haut du mur précipiter l'enfant d'Hectŏr"
Dans ses tragédies, Accius a commencé à en prendre plus à son aise avec l'usage ancien et à ramener ces mots à leur forme grecque, d'où ce mot de Valérius :
"Accius ne voudrait pas composer un *Hectŏr*,
Mais plutôt un *Hectōr*." »

Le passage est complexe et, particularité remarquable, livre coup sur coup deux citations littéraires, les seules du livre X, dont un des rares

fragments conservés du poète Valérius Soranus [12], exécuté sous Sylla, en 82, et donc contemporain d'Accius, mort lui-même en 86. Commençons par la citation d'Ennius. La mention de la mort d'Astyanax, précipité des murs de Troie, renvoie à quelque tragédie à sujet troyen, comme l'*Andromaque* d'Ennius, déjà exploitée deux fois par Varron dans son livre VII, consacré aux mots poétiques (§ 6 et 82). Cette observation a arrêté Joseph Scaliger dans ses *Coniectanea in M. Terentium Varronem De lingua Latina*, à l'orée de l'examen du livre IX (comme on le comptait alors). Voici ce qu'on lit à la p. 163 de l'édition de 1581 (p. 202 de l'édition de 1565) – *voir la figure* :

Hectoris natum de muro Troiano iactari : ex *Andromacha* Ennii.
Haec omnia uidi inflammari
Priamo ui uitam euitari
Iouis aram sanguine turpari
Hectoris natum de moero
Troiano iactari.
Sed magis puto ita scripsisse Ennium :
Hectorem curru quadriiugo raptarier
Hectoris natum de moero iactarier.
Otiosum enim Troiano & est interpretamentum alicuius studiosi. Citat autem Cicero primum membrum. Porro similis conquestio in Ecuba :
Quid petam
Praesidii ? Quid exsequar ? quo nunc […]

Scaliger commente donc ce vers, qu'il cite sous la forme des éditions d'alors, avec la séquence *de muro Troiano*, et non *de Troiano muro* que porte le manuscrit de Florence, reconnu au début du XIX^e^ siècle seulement comme l'origine de tous les témoins *recentiores*. Il identifie avec une remarquable acuité l'origine de ce vers – « Cela vient de l'*Andromaque* d'Ennius » – et le rapproche d'autres citations d'Ennius, citant les fragments qui deviendront les n^os^ 97-99 Vahlen / 86-88 R^3^, transmis par *Tusc*., III, 45. Ce faisant, il voit dans le fragment varronien un tétramètre anapestique suivi d'un hémistiche. Dans un second temps, toutefois, il revient plus précisément sur la lettre de la citation livrée :

« Moi, je crois plutôt que, chez Ennius, il y avait
Hectorem curro quadiiugo raptarier
Hectoris natum de moero iactarier. »

Il préfère donc supprimer *Troiano*, dont il dit qu'il est « inutile » (*otiosum*) et constitue « une glose de quelque diligent lecteur » (*interpretamentum alicuius studiosi*). Devenu un sénaire iambique [13], le vers est formellement

12. De sept fragments conservés de Valérius Soranus, dit aussi Aedituus, trois nous ont été transmis par Varron.

13. Car Scaliger réécrit aussi l'infinitif avec une finale archaïque *-ier* rimant avec le vers dont il le rapproche, mais également nécessaire pour le mètre. Pour autant, cette finale doit-elle être ajoutée au texte de Varron ? Cela est moins sûr, non pas tant du fait que celui-ci peut avoir cité de mémoire (le vers sonnerait faux), que parce que son intérêt est ailleurs : dans la forme prise par le nom du héros troyen. Si l'on considère le manuscrit de Varron, on constate que les deux autres passages du *De lingua Latina* où apparaît

associé à un autre, figurant comme le second d'une paire (100-101 Vahlen = 91-92 R[3]) aussi citée par Cicéron, mais cette fois, dans le premier livre des *Tusculanes*, § 105 :

> *Sed plena errorum sunt omnia. Trahit Hectorem ad currum religatum Achilles : lacerari eum et sentire credo putat. Ergo hic ulciscitur ut quidem sibi uidetur, at illa sicut acerbissimam rem maeret*
> *uidi uidere quod me passa aegerrume*
> *Hectorem curru quadriiugo raptarier*
> *Quem Hectorem ? aut quamdiu ille erit Hector ?*
>
> « Mais le préjugé est partout. Achille traîne Hector attaché à son char ; il pense, ma foi, qu'Hector est déchiré et le sent. Voilà donc notre homme qui savoure sa vengeance – du moins, il se le figure ; en revanche, voici une personne [femme !] qui s'en désole, comme s'il s'agissait du supplice le plus cruel :
> "J'ai vu ce dont la vue a été pour moi l'épreuve la plus pénible,
> Hector traîné par un char attelé à quatre coursiers."
> De quel Hector s'agit-il, ou plutôt combien de temps ce cadavre sera-t-il Hector ? »

Scaliger fait donc, dans le second moment de sa réflexion, le rapprochement de notre vers sur le supplice d'Astyanax avec un autre (101 Vahlen = 92 R[3]) sur les outrages posthumes infligés par Achille à Hector. L'association est, de fait, parfaitement pertinente du point de vue d'un témoin féminin traumatisé, comme on peut imaginer qu'ont été présentées sur scène Hécube ou Andromaque.

L'intervention de Scaliger, bien repérée par les éditeurs modernes de Varron, intéresse évidemment aussi ceux d'Ennius. Sa suggestion a été adoptée entièrement par Ribbeck, qui groupe les trois vers (91-93), tandis que Vahlen, qui s'en tenait strictement au manuscrit, n'a pas cherché à rapprocher ce qui est chez lui le v. 82 des vers qu'il enregistre sous les n[os] 100-101. C'est aussi la position adoptée par la récente (2012) édition des *Tragicorum Romanorum Fragmenta*, dans son tome 2 consacré à Ennius, qui isole des vers rapprochés par Scaliger, regroupés dans un vaste frg. 23 métriquement hétérogène, le fragment livré par Varron, devenu le n[o] 179 et livré en l'état du manuscrit (avec *Troiano*), signalé comme amétrique. De pareils détails permettent de mieux mesurer ce qu'on peut attendre de ces différentes collections… Il est donc acquis, en tout cas, que Varron et Cicéron ont tous deux puisé dans la même tragédie d'Ennius. On peut cependant aller plus loin.

un infinitif que les modernes reçoivent en *-ier* consignent effectivement cette finale (VII, 95, deux fois), ou en gardent un témoignage indirect (VII, 28, qu'on a vu plus haut : *profarier* est suggéré par la séquence *profari et*, où la conjonction est en l'air). Or, dans notre passage, c'est sans hésitation une forme en *-ri* qu'on lit ; dans ces conditions, la corriger puisque le mètre l'exige n'est pas nécessaire dans une édition *de Varron* – Scaliger vise la reconstitution d'une séquence *ennienne*. Dans les éditions les plus récentes, Kent (Heinemann, 1938), Taylor (John Benjamins, 1996) et De Melo (Oxford University Press, 2019) impriment *iactarier*, au contraire de Traglia (Adriatica Editrice, 1956, rééd. 1967, reprise en 1974 dans la collection « UTET »), qui retient *iactari*.

Nous ne nous sommes, en effet, pas encore intéressés aux deux mentions d'auteurs latins qui suivent la citation d'Ennius. La seconde (frg. 1 Blänsdorf = 2 Morel), piquante, est rare et, comme telle précieuse. Valérius Soranus a composé un hexamètre moqueur sur la grécomanie d'Accius. Cette épigramme a valu au mot *Hectora* d'entrer d'une manière bien imprudente dans la collection des fragments d'Accius (*inc. fab.* XXXVI R. = XXXIII Dangel). Intégration bien imprudente, en effet, au rang des citations acciennes, car que dit Valérius Soranus ? Les subjonctifs imparfaits nous orientent vers un irréel, et le verbe *facere* laisse attendre une œuvre, et non une forme casuelle, si l'on en juge par tel passage du *De senectute* (§ 22) : *Sophocles… tragoedias fecit*. On peut voir dans les deux prénoms à l'accusatif des mentions syntaxiquement intégrées et l'usage de *facere* invite à comprendre des titres seulement imaginés (valeur des subjonctifs irréels), d'où la traduction :

« Accius ne voudrait pas composer un *Hectŏr*,
Mais plutôt un *Hectōr*. » [14]

Mais c'est surtout la première des deux mentions restantes qui est décisive pour le rapport avec Cicéron. Personne n'a en effet remarqué qu'il est très étrange que le texte de Varron mentionne alors Accius sans donner un exemple pour accompagner cette mention ; très étrange, et même inconnu dans les livres morphologiques, plutôt avares de citations littéraires. Quand le livre VIII mentionne Hortensius ou Sisenna, c'est toujours à propos d'une forme, respectivement *ceruix* en VIII, 14, *patres familiarum* et *assentio* en VIII, 73 et dans le fragment 1 du même livre VIII ; dans le livre IX, le nom d'Ennius est accompagné de tel vers des *Annales* (§ 54), celui de Lucilius de tel fragment des *Satires* (§ 81). En fait, il n'y a que pour des autorités grecques, Aristarque, Cratès, Dion ou d'autres, que Varron se dispense d'une citation précise ; il résume alors ou reprend avec ses propres mots une opinion grammaticale.

Si Varron se permet ici de *ne pas entrer* dans le texte accien, c'est sans doute parce que la citation de Valérius Soranus « fait un sort » au grand tragédien, mais c'est aussi, et surtout, parce qu'il a sous les yeux le passage précis de Cicéron où il a puisé. Dans la suite immédiate du passage des *Tusculanes* comportant la citation d'Ennius, qu'on vient de signaler, on trouve en effet une nouvelle citation, d'Accius (667 R^3 = 160 Dangel), parfaitement cohérente avec le propos varronien, après la correction (généralisée chez ses éditeurs) de l'*Hectorem* des manuscrits de Cicéron en *Hectora*, correction cohérente avec le propos même de Cicéron, même si elle n'est pas exigée par le mètre, un septénaire trochaïque. Cicéron poursuit alors ses réflexions moroses sur l'état de cadavre d'Hector, et après Ennius, convoque Accius :

Melius Accius et aliquando sapiens Achilles :
Immo enimuero corpus Priamo reddidi, Hectora abstuli.

14. Le propos de Varron n'est pas altéré par le passage au nominatif, où les deux langues restent différenciées (la voyelle pré-désinentielle brève de l'accusatif, qui révélait le grec, est devenue longue au nominatif, tandis que la longue du latin est abrégée) : le piquant écart révélateur épinglé par Soranus est préservé.

Non igitur Hectora traxisti, sed corpus quod fuerat Hectoris.

« Accius s'exprime mieux, et Achille est parfois un philosophe :
"Que dis-je ? en vérité, le corps, je l'ai rendu à Priam ; mais Hector, je l'ai supprimé."
Ce n'était donc pas *Hector* que tu traînais, mais le corps qui avait appartenu à Hector. »

Ennius, puis Accius, c'est exactement le mouvement de Varron, et la convergence entre dans le détail : avant de donner un vers d'Ennius qui complèterait la citation faite par Cicéron, Varron a donné du nom d'Hector la forme d'accusatif, ce qui est plutôt curieux, étant donné qu'il s'apprête à en exploiter le génitif ; or c'est bien l'accusatif qu'en livre Cicéron ! Varron enchaîne par une simple mention d'Accius, lequel est effectivement cité par Cicéron juste après Ennius ; enfin, il renchérit sur le même Accius avec une épigramme de Valérius Soranus contenant précisément l'accusatif du nom d'Hector, figurant dans la citation accienne de Cicéron. Pour le dire autrement, pour l'éditeur de Varron, la mention « orpheline » d'Accius cesse de l'être si l'on considère, en parallèle, le passage entier des *Tusculanes*, I, 105. Il reste peu de place au doute quant à l'exploitation directe de ce passage des *Tusculanes* par Varron, lequel argumente donc *à partir* du passage de Cicéron qu'il enrichit d'une épigramme piquante sur l'hellénomanie d'Accius. Dans son rapport avec le texte de Cicéron, on retrouve bien ici la manière du savant bourru et distant qui saura, on l'a vu, redresser un peu sèchement, quelques lignes plus loin dans son traité, une étymologie qu'il lisait au livre III des mêmes *Tusculanes*.

Lectures de Cicéron et datation du *De lingua Latina*

Les différents rapprochements ici proposés entre les deux auteurs tournent très majoritairement, pour ne pas dire exclusivement, autour des *Tusculanes* et des *Académiques*. Or, il se trouve que ces deux œuvres sont datées de l'année 45. Et l'on se rappelle que la rédaction du *De diuinatione*, dont on a vu plus haut un bref passage, était en cours à la fin de l'hiver 44. On obtient donc un faisceau de « *termini post quos* », si l'on peut dire, pour la rédaction des passages mis en parallèle du traité varronien. Cela n'est pas sans intérêt pour la datation du *De lingua Latina* – ou du moins de cette partie du traité. On pourrait même considérer, compte tenu de l'actualité de la publication cicéronienne, qui se presse dans ces années cruciales que sont 45 et 44, que ces dates fixent assez précisément le temps de la rédaction varronienne.

Nous croyons établi que le § 70 du livre X dépend étroitement du livre I des *Tusculanes*. Or, que savons-nous de la période de rédaction du traité varronien ? La question est très débattue. Certains (les deux Spengel, Wilmanns, Goetz et Schoell, Collart… [15]) la situent entre 47 et la mort

15. L. Spengel, *Ueber die Kritik der Varronischen Bücher* de Lingua Latina, Munich, Verlag der k. Akademie, 1854 ; A. Wilmanns, *De M. Terenti Varronis libris grammaticis*, Berlin, Weidmann, 1864, p. 14, n. 1 ; L. Spengel, *M. Terenti Varronis de Lingua Latina libri*, ed. Andreas Spengel, Berlin, Weidmann,

de Cicéron, en décembre 43. La date initiale est pour eux donnée par la promesse faite à Cicéron (*Att*., XIII, 12 = 669 « CUF », vue plus haut), parlant de *biennium*. D'autre part, le tout début des *Seconds Académiques*, nouvelle rédaction qui fait la part belle à Varron, lui fait dire qu'il a « sous la main un gros travail », allusion au traité promis. Quant à la lettre d'envoi de Cicéron à Varron des *Seconds Académiques*, par chance conservée (*Fam*., IX, 8 = 680 « CUF », 10 ou 11 juillet 45), elle constitue tout entière un ferme, quoique respectueux, rappel de sa promesse [16]. Jean Collart, dans son édition du livre V, considère que le traité était alors « en voie d'achèvement ». D'autres savants (Carl Müller, Lachmann, Ritschl [17]) imaginent une publication posthume (après 27, donc), dans un état plus ou moins achevé de l'ambitieux ensemble en 25 livres. Enfin, sur la base du constat que le début du cinquième livre fait état d'une dédicace des trois précédents (la première triade étymologique, « théorique ») au questeur de Varron, un certain Postumius, on a aussi supposé que le traité tel qu'il a finalement dû paraître, résultait d'une construction progressive (Riese, Barwick [18]) ayant agrégé un *De etymologia* déjà paru (le contenu des livres, ou les livres II à IV, perdus sauf quatre maigres fragments) et un exposé *de analogia* (nos actuels livres VIII-IX-X) qui – c'est la thèse de Wolfram Ax [19] – aurait pu être rédigé d'abord sous la forme d'un dialogue, impliquant Cicéron dans la bouche duquel il verrait bien tel développement du livre IX (21-35).

La familiarité de Varron, dans le livre X spécialement, avec les *Tusculanes* érige le mois de juillet 45 comme un *terminus a quo* pour la rédaction des passages considérés, et renforce peut-être le projet d'une forme dialoguée avec Cicéron comme interlocuteur [20]. En tout cas l'état si limité d'avancement (nous sommes alors au livre X, et si nous devinons à grand-peine le contenu des quinze livres suivants, leur rédaction devait demander du temps !), et les plaintes ultérieures de Cicéron à propos d'un ouvrage qu'il ne voyait décidément pas aboutir (nov. 44) laissent peu de temps pour une parution du vivant d'une personnalité alors plongée dans le combat politique – et redevenue trop « clivante » pour qu'une dédicace ne fût pas risquée… Quoi qu'il en soit des interrogations qui entourent encore le processus de composition et de rédaction du *De lingua Latina*, cette familiarité nous dévoile un Varron plus curieux des travaux de Cicéron que celui-ci ne l'imaginait.

1885 ; G. Goetz et Fr. Schoell, *M. Terenti Varronis De lingua Latina quae supersunt*, Leipzig, Teubner, 1910 ; J. Collart, *Varron,* De Lingua Latina*, livre V*, Paris, Les Belles Lettres, 1954.

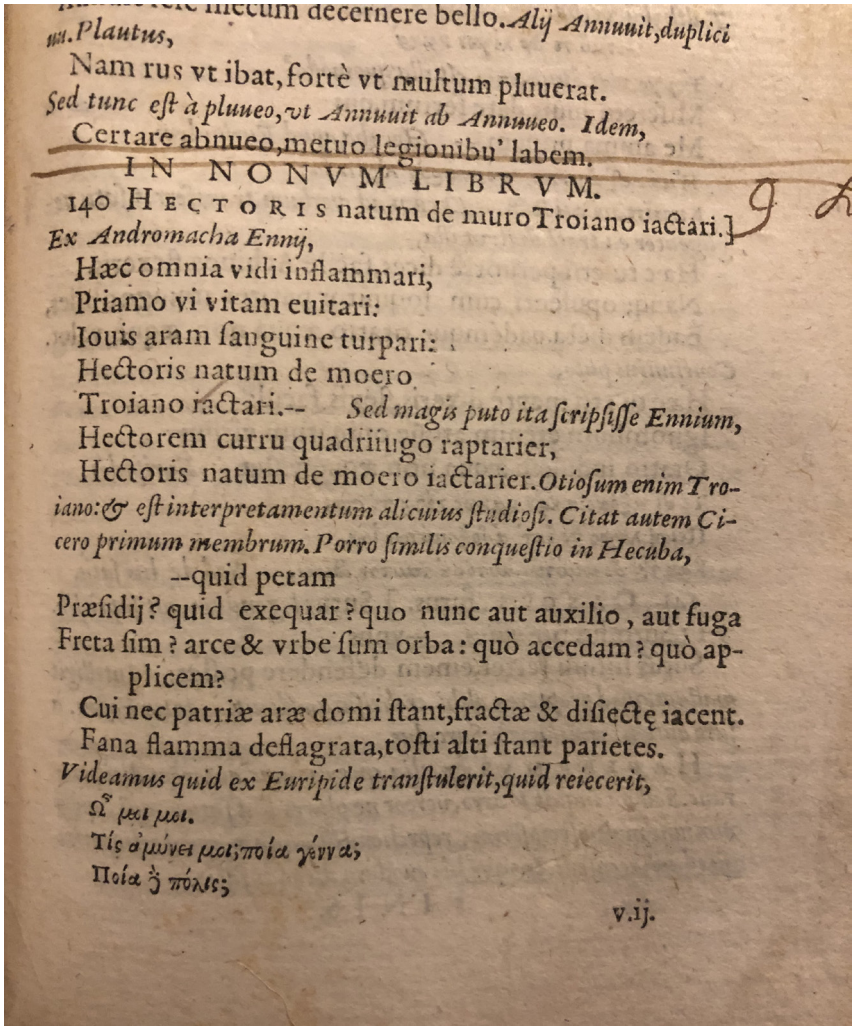
16. L'indignation virulente – et un peu forcée, avouons-le – déployée par Cicéron dans la *Deuxième Philippique* (§ 103-106) à propos des dommages causés par Antoine à la propriété de Varron serait donc à interpréter aussi comme l'expression d'une amitié intéressée.

17. C. O. Müller, *Marci Terenti Varronis Librorum de lingua Latina quae supersunt*, Leipzig, Weidmann, 1837 ; K. Lachmann, *Kleinere Schriften zur Classischen Philologie*, ed. J. Vahlen, Berlin, Reimer, 1876 (II, p. 64 sqq.) ; Fr. Ritschl, « Die Schriftstellerei des M. Terentius Varro », *RhM* 6 1848, p. 481-560.

18. A. Riese, « Die varronische Literatur seit dem Jahre 1858 », *Philologus* 27, 1868, p. 296-298 ; K. Barwick, « Widmung und Entstehungsgeschichte von Varros *de lingua Latina* », *Philologus* 101, 1957, p. 298-304.

19. W. Ax, « *Disputare in utramque partem*. Zum literarischen Plan und zur dialektischen Methode Varros in *de lingua Latina* 8-10 », *RhM* 138, 1995, p. 146-177.

20. Voire, d'un interlocuteur argumentant à partir de ses *Tusculanes* !



mecum decernere bello. *Alij Annuuit, duplici*
m. Plautus,
Nam rus vt ibat, fortè vt multum pluuerat.
Sed tunc eſt à pluueo, vt Annuuit ab Annueo. Idem,
Certare abnueo, metuo legionibu' labem.
IN NONVM LIBRVM.
140 HECTORIS natum de muro Troiano iactari.]
Ex Andromacha Enny,
Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam euitari:
Iouis aram ſanguine turpari:
Hectoris natum de moero
Troiano iactari.-- *Sed magis puto ita ſcripſiſſe Ennium,*
Hectorem curru quadriiugo raptarier,
Hectoris natum de moero iactarier. *Otioſum enim Troiano: & eſt interpretamentum alicuius ſtudioſi. Citat autem Cicero primum membrum. Porro ſimilis conqueſtio in Hecuba,*
--quid petam
Præſidij? quid exequar? quo nunc aut auxilio, aut fuga
Freta ſim? arce & vrbe ſum orba: quò accedam? quò applicem?
Cui nec patriæ aræ domi ſtant, fractæ & diſiectę iacent.
Fana flamma deflagrata, toſti alti ſtant parietes.
Videamus quid ex Euripide tranſtulerit, quid reiecerit,
Ὦ μοι μοι.
Τίς ἀμύνει μοι; ποία γέννα;
Ποία δ' πόλις;

v.ij.

SCALIGER, *Coniectanea in M. Terentium Varronem De lingua Latina*, éd. de 1581, p. 163.